

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

ROUBAIX

9 mai 1863.

Le décret impérial prononçant la dissolution du Corps législatif qui vient de paraître au *Moniteur* est suivi d'un autre décret portant convocation des collèges électoraux pour le 31 mai.

La *Correspondencia* confirme les dernières nouvelles reçues du Mexique.

Le général Comonfort, qui commande le corps de soutien devant Puebla, après l'échec grave qu'il a éprouvé, s'est retiré dans la direction de Chalco, afin de s'établir sur la route de Mexico et d'y élever des défenses, mais il ne pourra rien faire de sérieux à cause du grand nombre de soldats qui désertent les rangs de son armée. La réponse du général Forey à la municipalité de Puebla a produit un très bon effet. En rentrant en ville, la députation s'est rendue auprès du général Ortega pour l'engager à ne pas prolonger une défense complètement inutile. L'armée mexicaine, dans la sortie qu'elle a faite, aurait eu près de 5,000 hommes hors de combat. Les églises et les hôpitaux sont encombrés de blessés.

Une nouvelle importante vient d'être adressée de Varsovie au journal *l'Europe*. Il s'agit d'une communication faite par le comité révolutionnaire central aux chefs des corps d'insurgés. Cette communication annonce qu'un gouvernement fort, bien sort, duquel dépend en grande partie la paix ou la guerre, aurait averti confidentiellement qui de droit que l'insurrection n'avait qu'à durer; après, tout irait bien.

Tandis qu'une dépêche de Cracovie (polonaise) dit qu'à Tepla les insurgés ont battu un corps de 3,500 Russes, un télégramme de Varsovie (russe) prétend que les troupes impériales ont dispersé à Mëndzyrzy et à Sélawkow, de fortes bandes insurrectionnelles.

Le gouvernement de la reine d'Espagne a ratifié le traité conclu entre l'Espagne et la France le 14 avril 1862, dans le but

de fixer les frontières des deux nations sur la partie de la frontière correspondant aux provinces de Huesca et Lérida.

Le bruit courait hier, à Londres, que le différend entre l'Angleterre et le Brésil est loin d'être aplani. On assurait que le ministre du Brésil avait reçu l'ordre de demander ses passeports, si le ministre anglais n'obéissait à toutes les injonctions qui lui ont été faites.

Pour quiconque sait avec quelle facilité le gouvernement anglais recule devant les dangers d'une guerre toujours coûteuse, il n'y a rien à craindre des menaces faites par le Brésil. Il s'agit avant tout d'un simple calcul à faire; et c'est devant ce calcul que s'inclinera l'honneur national de la fière Angleterre. J. REBOUX.

Moniteur du 9 mai.

PARTIE OFFICIELLE.

Par décret impérial en date du 7 mai, Vu l'article 46 de la Constitution; Considérant que le Corps législatif est arrivé à la dernière année de son mandat, Le Corps législatif est dissous.

Pologne.

Un des membres irlandais du Parlement anglais, M. Pope Hennessey, qui a toujours pris un intérêt particulier à la question polonaise, vient de revenir à Londres d'un voyage qu'il a fait à Cracovie. De là, sur des ouvertures qui, dit-on, lui ont été adressées, il s'est rendu à Vienne, où il a été reçu deux fois par l'empereur d'Autriche.

Depuis son retour en Angleterre, M. Hennessey a eu de fréquentes et longues entrevues, tant avec les ministres dirigeant qu'avec les principaux chefs de l'opposition. Rien n'a transpiré sur l'impression produite par les renseignements apportés par M. Hennessey. Ce que l'on sait seulement, c'est que l'honorable député affirme que l'insurrection est largement en état de résister pendant l'été et l'automne, mais qu'il considère la guerre de partisans comme impossible à poursuivre pendant l'hiver.

Le mont de piété de Vienne a, dit-on, en dépôt, pour une somme considérable de bijoux de femmes et de valeurs diverses, mis en gage pour soutenir la cause polonaise, ce qui prouve la part active

prise par la classe moyenne et la classe inférieure au mouvement de la Pologne. Ce dernier renseignement mérite d'être médité.

On écrit de la frontière polonaise, le 4 mai :

« La nouvelle de la défaite de Yung-Blankenheim s'est confirmée. Le combat a eu lieu, le 1^{er} mai, près d'Osovie, non loin de la petite ville de Broow, et a été un des plus sanglants qui aient été livrés depuis le commencement de l'insurrection. Le corps de Yung-Blankenheim a été complètement détruit. Les corps de 450 insurgés tués couvraient, après une lutte de cinq heures, le champ de bataille. Yung-Blankenheim et presque tous les officiers, la plupart Français, sont tombés. Yung-Blankenheim a reçu sept coups de feu et a eu les deux mains coupées. Parmi les morts se trouve aussi le fils du député Libelt, un jeune homme de 19 ans, qui faisait ses études à Breslau. Le nombre des blessés est relativement petit. Ils ont tous été transportés sur le territoire prussien où les dames polonaises les soignent avec le plus grand dévouement. On dit que les Russes ont fait aussi d'assez nombreux prisonniers. Les Russes ont perdu peu de monde, parce que leur position était très-favorable. »

(Gazette de la Baltique).

Suède.

On écrit de Stockholm, 1^{er} mai, que les dispositions belliqueuses de la population augmentent de jour en jour. L'opinion se prononce énergiquement en faveur de la Pologne contre la Russie et la Prusse; elle désire que les armements soient poussés activement et qu'une alliance soit conclue avec le Danemark. Les notes suédoises adressées au cabinet de Saint-Petersbourg le 2 mars et le 7 avril, prouvent du reste, que le cabinet de Stockholm est fermement décidé à ne pas rester spectateur impassible de la lutte engagée entre la Pologne et la Russie. Les quatre États : nobles, clergé, bourgeois et paysans soutiennent énergiquement le gouvernement dans cette voie. Partout on entend dire que la Finlande sera rendue tôt ou tard à la Suède. L'agitation est grande en Finlande, le baron Rakazowski, gouverneur de cette province, a dit dans ces rapports à Saint-Petersbourg, que les forces militaires actuelles ne suffisaient pas, en cas de troubles. »

Prusse.

On écrit de Berlin, 4 mai, à l'Union :

« On regarde ici dans tous les cercles l'accord de l'Autriche avec la France et l'Angleterre, à l'exclusion de la Prusse, comme une atteinte à notre influence en Allemagne. Des personnes bien informées assurent que la majeure partie des membres de la confédération donnera son adhésion aux représentations faites par les trois puissances à la Russie. En vain le cabinet use de toute ses ressources pour retarder cette adhésion, qui gagne du terrain à mesure que nous en perdons; l'isolement se poursuit, et une fois le fait accompli il sera difficile de rétrograder.

La guerre, aux yeux de certains personnalités, serait peut-être le seul moyen de rallier la dissidence des parts; mais une guerre dans les conditions où se trouve le pays, est-elle bien prudente? Certes, dit-on dans les cercles belliqueux, on peut compter sur l'armée; mais la Russie nous soutiendra-t-elle toujours quand une fois elle aura gagné ce qu'elle convoite avec tant d'art? La Russie nous rendra-t-elle notre influence, compromise en Allemagne, quand l'Autriche arrive à pas de géant au sein même de la Confédération? »

La Pologne catholique, sauvegardée par l'Autriche et la France catholique, préférera se jeter dans les bras de ses coreligionnaires, et malgré les efforts du protestantisme anglais et du schisme moscovite, on sait de quel côté inclinera le Dieu des chrétiens.

Telles sont les réflexions faites en plein salon officiel, à la dernière réception d'un ambassadeur, et ces réflexions n'ont pas manqué d'être traduites par la petite presse qui y voit un danger pour ses croyances. Vous voyez que l'horizon s'assombrit de plus en plus et que la Prusse est menacée d'un grand cataclysme, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il faudra bien de l'habileté pour rendre la situation à son état normal, et la Prusse, il est à redouter, aura à enregistrer dans ses archives le triste privilège d'avoir trouble pour longtemps la paix du monde. »

Les correspondances de Berlin, en date du 5, assurent qu'une dépêche-circulaire de M. de Bismark engage les Cabinets allemands à ne pas donner suite à l'invitation des Cabinets de Paris et de Londres en ce qui concerne l'action diplomatique à exercer à Saint-Petersbourg. Ce ministre aurait fait valoir surtout cette considération, qu'il ne conviendrait pas aux mem-

bres de la Confédération germanique de s'associer dans une question politique internationale à une puissance non allemande. Comme pour appuyer cette démarche, un journal du parti féodal, qui a pour titre les *Feuilles Militaires de Berlin*, publie un article à la fois insensé et grotesque destiné à établir que nous n'avons plus qu'à nous montrer sages si nous ne voulons pas que la France soit bientôt envahie par MM. les représentants du vieux parti teuton.

Lors même que quelques douzaines de millions d'âmes de plus mangeraient la salade d'oranges dans la Provence, ou des hultres en Normandie, s'écrie la feuille de nos Don-Quichottes prussiens, cela ne nous fera pas le moindre mal sur les bords du Rhin. Quand les moyens matériels de la guerre sont mis en balance, nous avons, pour entrer dans la Champagne, les débouchés de la Moselle et la place de Luxembourg... La Prusse pourra presque toujours mettre en ligne trois bataillons contre deux bataillons français, qui seront disponibles à la guerre. Le militaire ne peut donc nullement comprendre quelles peuvent être les chances de victoire des Français dans une guerre offensive contre la Prusse. »

Hâtons-nous de dire que les écrivains des feuilles allemandes sont unanimes à protester contre cette étrange provocation de quelques esprits en délire. Les paroles fanfaronnes et déjà répudiées, que nous venons de citer, ne doivent donc point nous atteindre; mais leur étrangeté doit être signalée à la Cour même de Berlin, afin qu'elle sache dans quelle voie dangereuse on la pousse.

Russie.

On écrit de St-Petersbourg, 4 mai :

« Les troubles qui ont éclaté dans le Holstein et plus particulièrement, près d'Altow, où ils ont duré plusieurs jours, ont éveillé l'attention du gouvernement danois. Il a résolu d'augmenter les garnisons et pour cela de compléter l'armée de telle sorte que le nombre des hommes dans chaque bataillon soit portée de 200 à 800. On serait ainsi en mesure de parer à toute éventualité. Suivant un bruit assez accrédité les armements du Danemark seraient aussi la conséquence d'un traité secret offensif et défensif conclu avec la Suède. Il va sans dire que les bataillons Holsteinois en garnison à Copenhague et destinés à se rendre à Holstein restent pour le moment dans la capitale. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 10 MAI 1863.

N° 19.

BERTHE.

XVI. (Suite).

Berthe, qui n'eût pas toléré naguère un compliment pareil, répliqua d'un air gai :

« Je suis enchantée que l'on ait encore des regards et des pensées pour moi, en présence de cette nature grandiose.

— Pourquoi en êtes-vous enchantée, M^{me} la marquise ? demanda Achille.

— Monsieur, s'écria-t-elle, j'ai rendu phrase pour phrase — voilà ce que m'a enseigné le commerce du monde. Mais ne me demandez pas pourquoi l'on échange de ces phrases. Oui, étonnez-vous, interrogez-moi bien du regard ! Je parle sans savoir ce que je dis : c'est la seule chose que j'aie apprise depuis que j'ai quitté Bordeaux — brillant résultat pour dix huit mois de voyage par toute la France !

— Quant à moi, dit le comte, je n'ai pas même été aussi heureux, car je n'ai rien appris du tout.

— C'eût été superflu, reprit Berthe ; vous êtes parfait — pour le monde.

— Et vous aussi, infante, en ce qui concerne votre petite méchanceté.

— J'ignore si c'est un avantage pour vous, M^{me} la marquise ; mais c'en est un grand pour nous que vous soyez devenue plus accessible à notre sphère, car maintenant nous vous comprendrons mieux, dit Achille.

— Vous m'avez toujours comprise, vous.

Eugénie vint au jardin. Berthe lui présenta M. Ducrozet. Elle le reçut froidement, mais elle fut surprise de son air distingué. Rarement elle avait vu un visage réunir cette noblesse des traits et cette énergie de l'expression.

Quant à lui, l'apparition de la comtesse l'impressionna désagréablement. Elle ressemblait à sa sœur Anna d'une manière frappante; mais elle avait la physionomie tour à tour dure et rusée. Son maintien était bon, sa toilette riche et pleine de goût; cependant, à côté de Berthe, qui n'était pas belle et dont la mise était toute simple, elle ne ressemblait qu'à une élégante à côté d'une femme distinguée. Aux yeux d'Eugénie, les dames de condition étaient forcées de suivre la mode à la lettre, jusque dans ses caprices les plus dépendieux.

« A nous, ou à personne, de porter le satin, le velours, les dentelles et les plumes ! » disait-elle souvent à Berthe, qui avait peu de goût pour ces attributs de leur classe. Cependant cette prétendue obligation pesait assez lourdement sur les finances du mari d'Eugénie. Mais comme il lui donnait l'exemple et ne payait jamais les comptes des fournisseurs avant d'y être judiciairement contraint, la comtesse s'abandonnait sans frein à son penchant. Tout cela révoltait la ponctuelle

marquise, qui payait à l'instant même où une note lui était présentée, et qui à tout moment, dans les petites choses comme dans les grandes, se trouvait en désaccord avec sa sœur.

Achille se sentait si paralysé par Eugénie qu'il aimait presque mieux ne pas voir Berthe que de la voir dans la société de la comtesse. Il lui était impossible de ne pas être guindé et froid sous le regard glacial de cette femme. Mais les choses ne tardèrent pas à changer de face.

XVII.

Le lendemain au déjeuner, le comte dit à ces dames :

« Quelle charmante société est réunie à Nice ! L'élite du monde élégant ! Eugénie, mon enfant, tu t'amuseras ici aussi bien que n'importe où : tous les jours promenade, spectacle, bals et autres réunions, sans parler d'un pays et d'un climat divins. — Que voulez-vous de plus, infante ?

— Je ne demande pas mieux, répondit Berthe, que de rester tout l'hiver ici. Ce séjour m'est agréable, parce qu'il a quelque chose de champêtre qui me séduit doublement au milieu de cette belle nature.

— C'est vraiment un lieu enchanté, dit Eugénie, car il vous enchaîne l'un et l'autre par des merites diamétralement opposés. Comme je suis fatiguée de notre long voyage, cela me suffit pour faire chorus avec vous.

— C'est donc une chose arrêtée ! s'écria le comte. Maintenant commençons par le plus important : une loge au théâtre, et allons-y dès ce soir. A propos, que la mise de mes deux belles dames me fasse honneur, je vous en prie ; j'ai remarqué

des toilettes de Paris. Vous ne me refuserez pas ce plaisir, n'est-ce pas, infante ? »

Berthe promit de faire de son mieux, et elle tint parole; mais, après le second acte, elle dit à sa sœur :

« Reste, si tu veux. Mon oreille souffre trop de cette pitoyable musique ; je n'y tiens plus. »

Elle s'en alla, et dès lors Eugénie fut celle des deux sœurs à laquelle les hommages s'adressèrent, d'autant plus qu'on lui attribuait la grande fortune dont le monde ne tarda pas à s'entretenir. Toujours la plus élégante, et sachant se donner l'apparence de la domination, elle ne cessait d'être entourée. A peine remarquait-on Berthe, qui ne demandait d'ailleurs qu'à passer inaperçue. Au dire de bien des gens, la marquise ne vivait que de la générosité de son beau-frère. Ces fables parvenaient bien aux oreilles d'Achille, mais il ne les réfutait pas, n'ayant nul envie de pousser M^{me} de Valrive dans le monde comme une sommité financière. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était à se trouver seul avec elle. Berthe, de son côté, se regardait comme tenue à des égards pour elle, en considération de la fatale rencontre entre leurs frères. Mais Eugénie se sentait lésée dans ses intérêts rien que par l'existence d'Achille, et, de plus, elle était froissée de la complète indifférence qu'il lui montrait. Quelques jours après leur arrivée, elle demanda à Berthe :

« Trouves-tu donc réellement Ducrozet aimable ? Il me paraît bouffi de suffisance.

— Il aurait bien quelque sentiment de son mérite, répondit Berthe, et aimable, c'est beaucoup dire ; toutefois il me plaît

— ou au moins je ne vois personne qui me plaise davantage.

— Chère sœur ! s'écria le comte, voilà, en vérité, une sorte de déclaration. Ah ! ah ! n'ai-je pas toujours prédit que votre cœur tiède palpitait tôt ou tard ? Eh bien, le moment est venu. Un motel digne d'envie, un fortuné mortel...

— Vous extravez, cher comte ! interrompit Berthe.

— Parce que j'ai lu dans votre cœur ? Vous venez d'ailleurs de nous avouer que M. Ducrozet vous plaît, qu'il vous plaît plus que personne. Traduction libre : vous l'aimez.

— Mon Dieu, s'écria Eugénie avec impatience, on passe bien des plaisanteries, même frivoles. Seulement il ne faut pas les appliquer au premier venu si mal à propos.

— Comment ! le premier venu ? Berthe ne connaît-elle pas M. Ducrozet depuis près de dix ans ? N'a-t-elle pas toujours vécu dans l'élite de la société ? N'est-il pas reçu comme ami intime par M^{me} d'Avvers, qui est assez exclusive, ce me semble ? N'occupe-t-elle pas une très-belle position ? — Oui, oui, oui, oui ! d'accord sur tout cela, reprit Eugénie. Cependant, pour qu'on puisse dire, même par plaisanterie, qu'il ne serait pas indigne de ma sœur, il lui manque une chose essentielle : un nom.

— Ne crains rien ! dit Berthe d'un ton froid et railleur ; il a la lumière, et il ne lui manque que l'ombre.

— Ma chère Berthe, reprit Eugénie d'une voix impérieuse, les principes d'égalité sont sans doute parfaitement de mise pour te faire aimer des paysans de Vaux, mais pas du tout des qu'il s'agit d'affaires où est intéressée toute la famille